

215.

~~Faint~~ 28822 b

Cox

Fine

24290

# LETTRE

DE

L'ABBÉ RAYNAL

A

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

THE NEWBERRY  
LIBRARY

LE TITRE

DE

LETTRES

A

LETTRES NATIONALES

263

---

L E T T R E  
DE L'ABBÉ RAYNAL;  
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Marseille, ce 30 Décembre.

**V**ous voilà, Messieurs, au grand moment de crise de votre ouvrage, & je lisois hier avec étonnement dans quelques-uns des mille journaux qui nous transmettent vos opérations, qu'après avoir fini les décrets qui concernent votre plan de municipalités & de départemens, vous vous applaudissiez comme si vous touchiez au terme de votre immense entreprise. Vous aviez *le droit*, disoit un de ces papiers imposteurs, *de suspendre un moment vos travaux pour vous livrer avec orgueil à les contempler.*

A la fin, grands Dieux, de votre tache atlantique ! & vous n'êtes entourés que de ruines, & ces ruines sont souillées de sang & baignées de larmes ; & des bruits sourds & vagues, une terre qui fume & qui tremble de toute part, annoncent encore des explosions nouvelles !

A la fin de tout, ô ciel ! & les bases de votre constitution ne sont pas encore toutes posées, &

A



il n'en est pas une seule qui n'ait besoin d'être revue & affirmée ! Votre déclaration des droits de l'homme est une pièce insuffisante , mesquine , obscure , pleine de principes faux , dangereux ou contradictoires. C'est plutôt un appel de discorde , & un signal de guerre , qu'une introduction composée dans un esprit de philosophie & de paix. Il faut que tous vos décrets soient développés en lois exécutives & exécutable. Quand la réflexion s'approchera de plusieurs de ces productions immaturées , elles s'évanouiront comme les vapeurs d'un songe au réveil du matin , ou elles enfanteront des inconvéniens plus grands que les abus qu'elles prétendent détruire.

Un seul de vos ouvrages , & il faut convenir que c'est le plus important , porte un grand caractère ; c'est celui de la division du royaume , & de l'organisation de votre puissance législative. Laissez , pour celui-là , laissez crier autour de vous toutes les passions , tous les préjugés , tous les intérêts de corps ou d'individus ; ce bel ouvrage , s'il s'accomplit avec sagesse , est fait pour régénérer la France , & pour servir un jour de leçon & de modèle à l'Europe entière.

Qu'il continue , qu'il poursuive donc avec courage , ce comité de constitution , le seul d'entre tous ceux que vous avez formés , qui renferme des têtes fortes & des penseurs profonds , le seul qui se montre capable de vous éclairer , & de vous conduire dans le travail que vous lui avez confié !

Qu'il vous fasse enfin relever la puissance exécutive de l'avilissement & de l'inertie où elle est tombée ; qu'il la détermine , la fixe & la limite , mais que sur-tout il l'arme de force & de confi-

dération. Il est temps , il est plus que temps de mettre la liberté sous son appui. Vous n'avez plus à craindre pour la liberté , que le frein & la protection qui lui manquent. Vous n'avez plus à craindre pour elle , que cette licence funeste à laquelle un des deux partis qui vous divisent la porte , & à laquelle l'autre s'applaudit tacitement de la voir arriver comme à l'époque du bouleversement universel , & du retour de ses espérances. Le trône , le trône doit maintenant vous occuper. Naguere , par un renversement de toute idée , de raison & de justice , il étoit la base de votre monstrueux gouvernement , & c'étoit alors vraiment l'image si juste du Chevalier Temple , quand il comparoit le gouvernement d'un seul à une pyramide assise sur sa pointe. Aujourd'hui , dans votre constitution , la nation a repris sa place , mais le trône doit être la clef de la voûte , & le comble de l'édifice.

Vous voulez aller plus loin & plus haut que les Anglais ; vous prétendez rendre votre gouvernement plus populaire & votre représentation nationale plus juste ; l'entreprise est sans doute plus belle que n'a été la leur , & elle est plus digne de votre siècle ; car il faut bien qu'en vieillissant l'espèce humaine gagne quelque chose du côté des lumières ; c'est remonter plus avant aux vrais principes de la liberté de l'homme ; c'est vous fonder plus immédiatement & plus solidement peut-être , sur les grandes bases de la raison & de la nature. Mais peut-on violemment ramener tous les préjugés à la voix de la raison ? peut-on rappeler à l'état social de théorie le plus parfait , à l'état le plus voisin de l'état de nature , une société de vingt-quatre millions d'hommes , qui est déjà un prodige contre nature , enfin une nation



vieille, riche & corrompue ? Au lieu des rouages compliqués de notre ancienne machine, ce sont sans doute des élémens plus simples, & qui paroissent plus aisés à concilier, de n'avoir d'une part, qu'un Roi, & de l'autre, un peuple sans aucune distinction d'ordres, de corps, de classes, de privilèges, ou de prétentions. Mais est-il bien sûr que des intermédiaires & des contrepoids ne soient pas nécessaires pour maintenir & pour assurer l'équilibre des deux pouvoirs ? Est-il bien vrai qu'une sorte de hiérarchie de rangs, de dignités & de distinctions, ( remarquez que je ne dis pas de privilèges & de préférences, contraires à la liberté & à la justice ) ne soit pas indispensable pour donner de la force à l'autorité, pour graduer la subordination, pour faire considérer les services publics ou les vertus utiles, & pour empêcher que tout un peuple ne s'assoupisse dans les langueurs de la vie privée, ou ne se tienne éveillé que par un état continuel de commotion & au bruit des orages ?

Cette simplification théorique, ces principes absolus d'uniformité & d'égalité éblouissent aisément des innovateurs, sur-tout quand ils se sentent de la classe humiliée ou opprimée. On veut venger des injures, & secouer des chaînes, & on se prend à la fois avec aigreur & avec enthousiasme à ces changemens comme à des conceptions d'audace & de génie.

A l'appui de ces idées de liberté, d'égalité, de simplicité, d'uniformité, on cite continuellement la nature ; ce sont là, dit-on, ses droits, sa marche, ses procédés.

Mais s'il s'agit des droits de la nature, ou pour parler plus juste, des prétendus droits que l'homme

tient d'elle ; c'est assurément une bien grande & bien abusive erreur que de vouloir faire dériver les droits de l'homme , de l'état de nature , & de prétendre que dans cet état les hommes sont nés égaux & libres..

Car l'homme naît foible & dépendant de ceux qui l'entourent , & cette dépendance continue jusqu'à ce qu'il puisse lui-même se nourrir & se défendre.

Quand il a atteint le développement de ses forces & de ses facultés , cette liberté & cette égalité sont encore une chimère ; car tout individu qui lui est supérieur en forces & en facultés , peut devenir son oppresseur & son maître.

C'est donc l'état de société qui , loin de faire l'homme esclave , comme l'ont prétendu tant de Philosophes , l'a au contraire fait libre ; car le plus fort a cessé de pouvoir y nuire au plus foible , & la première loi de la société , en contenant l'un , & en protégeant l'autre , a mis en état de paix ce que la nature avoit mis en état de guerre..

C'est donc dans l'état de société qu'il faut chercher tous les droits de l'homme ; c'est à l'état social qu'il faut toujours le ramener ; c'est l'état social qu'il faut lui faire bénir ; c'est l'état de nature , au contraire , qu'il faut toujours lui faire perdre de vue : car dans l'état social , il ne trouvera que des idées de propriété , de paix , de protection & de bonheur , au lieu que dans l'état de nature , il ne trouvera que des idées de force , de violence , d'usurpation & de crime.

Voilà , selon moi , la fausse base sur laquelle pose votre déclaration ; & voilà ce qui doit , si , la laissant telle qu'elle est , vous en faites le premier chapitre du code des peuples , soulever & animer continuelle-



ment le pauvre contre le riche, l'homme obscur contre toute espèce de distinction, la force contre la foiblesse, le plus grand nombre contre le plus petit, & de-là briser, ou mettre sans cesse en danger de l'être, tous les liens de l'ordre social & tous les ressorts de l'ordre politique.

S'il s'agit maintenant de la marche & des procédés de la nature, de laquelle quelques-uns de vos orateurs, aussi mauvais physiciens que moralistes, veulent tirer des inductions ou des comparaisons, pour soutenir en fait de constitution leurs idées d'uniformité & de simplicité; la nature n'agit suivant vos principes, ni dans aucun de ses effets, ni dans aucun de ses travaux; elle procède avec mesure & avec variété, elle mûrit avec lenteur, elle ne se développe que par des nuances & par des intermédiaires; elle ne se conserve & ne se maintient que par des gradations, des oppositions, ou des balancemens.

Mais étudiez l'histoire, ce grand tableau de la nature morale, cet immense amas de faits & de preuves; où la raison doit chercher l'expérience; le présent, l'avenir; & l'imagination un frein : quelle société, quel peuple a jamais osé se constituer sur les bases de la plus parfaite égalité, depuis les sauvages de toutes les couleurs, jusqu'aux peuples les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité? Vous me citerez dans ces temps modernes les cantons démocrates de la Suisse & les états-unis de l'Amérique septentrionale. Mais comparez le sol, la position, les mœurs, les caractères; ce sont des sociétés de propriétaires; ce sont des peuples qui n'ont ni vos passions, ni vos vices, ni votre entassement dans des cités, ni votre luxe corrupteur, prin-



cipe éternel d'inégalité ; ce sont des peuples adossés aux limites du monde , & placés sous la garde de la nature ; vous n'avez avec eux aucun point de ressemblance , & vous voulez vous modeler sur eux ?

Après l'histoire , après l'observation de ce que vous avez sous les yeux , consultez ces philosophes , naguères votre orgueil & vos maîtres , Montesquieu , Jean-Jacques , Mably : lequel d'entr'eux a osé rêver pour un grand peuple , une constitution fondée sur ce nivellement abstrait & chimérique ? Montesquieu n'est plus , il est vrai , pour vous qu'une autorité usée & un flambeau palissant ; les préjugés de noblesse & de magistrature déshonorent son génie ; par-tout il n'a fait que bégayer quelques élémens de la science que vous avez créée en six mois. Mais Rousseau ! votre ami Rousseau , cet immortel & malheureux écrivain , dont , avec raison , vous ne répétez pas le nom sans transport , voyez , comme sans doute , dans son contrat social , il s'élève , il franchit , il renverse , & il reconstruit ; c'est ainsi que doit procéder le philosophe dégagé de toutes les entraves humaines ; c'est à une régénération complète , c'est au beau idéal , c'est à un modèle de perfection qu'il doit atteindre ; mais Rousseau est-il ensuite invité par la Pologne à lui tracer un plan de constitution & de loix ? il redescend des abstractions & des hauteurs métaphysiques , il consulte les localités , les mœurs , les usages , la politique extérieure , il compose avec les préjugés & même avec les abus. Voyez-le encore invité à se faire le législateur de la Corse , d'un peuple déjà libre , pauvre , & isolé ; il s'informe de la constitution qu'a ce peuple ; il demande s'il y a une noblesse , un clergé , des préjugés ou des usages qu'il faille ou ménager ou concilier ; il ne prend pas

au hasard la hâche & le niveau, il ne regarde pas même un tel pays comme une table rase sur laquelle il puisse laisser errer son imagination.

Relisez, Messieurs, le dernier ouvrage de Mably, ce beau testament de mort, cet ouvrage posthume, si supérieur à tout ce qu'il a publié dans sa vie; il m'est doux de penser que c'est peut-être au bord du tombeau que l'esprit humain, semblable au soleil à la fin du jour, jette quelquefois ses plus beaux & ses plus purs rayons. Rappelez-vous, quand cet ouvrage parut il y a un an, combien vous le trouviez en avant de son siècle; combien il parut audacieux aux esprits timides, raisonnable aux esprits bien faits; comme tous les bons citoyens se disoient: voilà la vraie mesure & le but où il faut tendre. Combien vous l'avez dépassé! Voyez combien de sagesse & de maturité il demandoit aux Etats-Généraux, dont ils prédisoit la convocation. Voyez comme il vous recommandoit d'affermir la liberté naissante sur la justice & la modération. Par-tout, à chaque page, il vous dit: devenez libres, si vous êtes sages; mais soyez sages, si vous voulez rester libres. Par-tout il vous crie: n'exagerez rien, ne demandez pas imprudemment l'avenir au présent, & ne faites pas à la liberté plus d'ennemis que n'en avoir le despotisme.

Jetez les yeux sur ce grand & vertueux génie à qui vous devez votre convocation, à qui vous devez plus, à qui vous devez le mode de cette convocation, sans lequel vous n'eussiez fait que discuter inutilement vos misères, & vous agiter impuissamment dans vos chaînes. Combien vous avez profané ses saintes intentions! combien vous avez trompé sa prévoyance! combien, quand il vous



a fait forts , vous vous êtes montrés peu généreux ! combien , pour prix du bien qu'il vous a mis à portée de faire , vous avez rendu ses talens inutiles , calomnié ses intentions , annullé son influence , & mis sans cesse en opposition vos louanges forcées , avec votre conduite volontaire ! Il vous avoit fait entrer dans le vaisseau en péril , pour vous aider à le sauver. Vous deviez faire de lui votre pilote ; & travailler aux manœuvres & à la réparation du bâtiment , pendant qu'il tiendrait le gouvernail ; vous l'avez réduit à la passive condition de passager , & l'équipage toujours en dissension ou révolté ne l'écoute un moment , que quand la terreur devient plus forte que la mauvaise volonté , & que la mer est prête à vous engloutir dans ses abîmes. Enfin , l'ambition , les passions , les intrigues , on dit même les crimes de quelques-uns de vous , peuvent lui avoir fait naître des regrets ; il doit en avoir conçu du moins le dégoût du genre humain , & le besoin de la retraite ; un homme juste & éclairé , forcé de se repentir d'avoir voulu le bien & de se désabuser de ses illusions les plus chères ! Quelle plaie profonde vous avez dû lui faire !

Et moi , non que je me trouve le droit d'associer mon nom à ces noms célèbres , mais au moins digne de marcher à leur suite , par cet amour qui m'enflamma toujours pour la liberté & pour l'humanité ; vous me croyez sans doute uni de cœur & de pensée à la mémorable révolution qui peut si heureusement changer la face de mon pays. J'ai prouvé , je pense , que la vérité m'étoit sacrée , & je l'ai prouvé dans des temps où la hardiesse étoit dangereuse , tandis que dans ces temps de délire & de faction il n'y a plus que la sagesse qui le



soit. Eh bien ! je tremble , je l'avoue , pour une cause qui m'est chère , à la vue de l'exagération de quelques-uns de vos principes , & de l'immaturation d'une partie de vos opérations ; ma pensée va quelquefois jusqu'à s'en détourner avec douleur , en songeant à quelques-uns de vos moyens & de vos instrumens , & à desirer que le tombeau se ferme promptement sur moi : mais vous recevrez d'un vieillard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit ; quand j'en ai frappé sans crainte les oreilles des tyrans , je la dirai sans ménagement à des hommes qui veulent devenir libres. L'esprit de parti & d'amour-propre est , il est vrai , plus intolérant que l'orgueil des trônes : je blesserai vraisemblablement les deux factions qui vous divisent ; mais je serois parmi vous ; j'aurois à ménager des jours pleins de jeunesse & d'espérance , que je ne vous sacrifierois pas l'opinion de ma conscience ; je ne craindrois ni l'épée des aristocrates , ni la proscription des démagogues , ni la hache de ces hordes de bêtes féroces qui vivent le jour dans la fange , & la nuit dans les greniers de votre Capitale.

Le temps , Messieurs , le temps peut seul prononcer entre vos opérations & mes craintes ; car il n'y a , comme je vous l'ai dit , sur le globe & dans l'histoire , aucun terme de comparaison pour nous juger ; il n'y a , & il n'y a jamais eu aucune grande Nation constituée suivant vos principes. Mais vous êtes lancés , & ce n'est plus en arrière qu'il vous est permis de retourner. Le peuple que vous avez exalté , votre siècle que vous avez mis en mouvement , ne vous suivroient pas. Il faut achever maintenant ; mais il faut achever par la sagesse & par la réflexion ; il faut modifier & affermir.

On vous presse de mettre à exécution la forma-

tion de vos Municipalités & de vos Départemens. Ah ! gardez-vous de prendre cette imprudente détermination ! ne livrez pas ce bel ouvrage à des barbares qui ne sont pas encore en état de l'entendre , à tant d'ennemis ouverts ou secrets qui l'attendent pour en traverser l'accomplissement , & pour faire de vos fondemens un amas de ruines. Songez à la Magistrature , qui subsiste encore , & dont les pouvoirs ne sont pas anéantis ; aux Intendans & à leurs suppôts , qui tiennent encore les fils ou les renseignemens de toute l'administration ; aux Municipalités actuelles qui sont presque toutes composées d'hommes élus par l'ancien gouvernement , ou qui ayant acheté leurs charges , voyent à la fois leur fortune compromise & leur existence évanouie. Songez à cette foule de Noblesse que vous avez mécontentée par-de-là ce qu'il étoit nécessaire ; à tant de membres du Clergé que leurs préjugés & leurs intérêts plus puissans sur eux encore , ont irrités contre vos opérations. Frémissez de ces millions de bras armés que l'intrigue , l'animosité , la vengeance , enfin jusqu'à l'ignorance bien intentionnée peuvent faire mouvoir. Réfléchissez que tout ce que vos ennemis veulent , que tout ce qu'ils espèrent , c'est de voir naître , c'est de multiplier , c'est de couvrir , si vous leur en donnez l'occasion , tout le royaume de scènes de discorde , de sang & de larmes.

Mais que gagnerons-nous , allez-vous répondre , à ce délai ? ce que vous gagnerez ? De lier , d'appuyer l'une sur l'autre toutes les parties de votre édifice , de recréer & de remettre en action la puissance exécutive , d'organiser la nouvelle puissance judiciaire , de vous faire une force publique qui soit , non un instrument de terreur & de trouble ,



non une épée nue dans les mains du premier brouillon ou du premier méchant qui voudra s'en servir, mais un appui salutaire pour l'exécution de vos décrets & pour la tranquillité publique.

Ce que vous y gagnerez ? le temps d'éclaircir ou de modifier plusieurs de vos décrets, dont l'énoncé vague, obscurci encore par votre dangereuse déclaration des droits de l'homme, tient en suspens le sort des propriétaires, favorise les spoliations qu'on exerce sur eux, & met enfin par-tout l'usurpation à la place de la possession, & la violence à la place de la justice.

Ce que vous y gagnerez ? de pouvoir vous occuper, il en est enfin temps, de la partie pauvre du peuple, de cette partie qui n'a que ses bras pour ressource, de cette partie nombreuse & sacrée qui n'a point parmi vous de représentans, qu'aucun de vos décrets n'a encore foulagée, & pour laquelle même la voix d'aucun de vos orateurs ne s'est fait entendre ; de cette classe, qu'il faut l'avouer, & je l'avoue en gémissant, la noblesse & le clergé ont toujours plus secourue par leurs bienfaits, que ne l'a fait le plébéien parvenu & endurci, qui craint presque toujours de faire retrograder un regard vers sa source. Hélas ! qui le croiroit, que c'est dans une assemblée où le peuple a si heureusement repris l'ascendant auquel il avoit droit ; que c'est dans cette assemblée où la cause de l'indigent a été si foiblement servie, pour ne pas dire si cruellement délaissée ! Vous l'avez averti de tous ses maux, vous l'avez instruit de tous les abus, vous l'avez détaché de ses travaux, vous lui avez enlevé les bénéfices du luxe, les secours de la bienfaisance, & jusqu'à la résignation



de l'habitude. Vous l'avez aigri , vous l'avez soulevé , vous l'avez armé , & vous croyez pouvoir faire rentrer paisiblement dans son lit ce torrent débordé ; vous croyez que vos lois lui pourront servir de digue , & qu'il ne voudra pas à son tour tirer parti d'une révolution dont vous l'avez fait l'instrument. Ah ! réfléchissez-y , occupez-vous de lui ; il en est plus que temps ; ou tremblez que cette masse épouvantable ne réclame aussi envers vous les droits de la nature que vous lui avez si faussement enseignés , & ne vous écrase de tout son poids.

Ce que vous gagnerez enfin à ce délai ? c'est de publier à la fois votre constitution entière , c'est de la faire revêtir , en la publiant , de la sanction libre & solennelle du Souverain , & d'en faire tout ensemble , & le même jour , dans le royaume entier , une cérémonie éclatante & une consécration nationale , à dater de laquelle , & dès le lendemain , votre nouvelle organisation commencera à s'établir.

Mais vous proposez des délais , répliquez-vous , & en attendant l'anarchie est répandue par-tout. L'anarchie ! Eh ! ne voyez-vous pas que c'est encore une exagération avec laquelle vos ennemis veulent vous égarer & vous jeter dans de fausses mesures ? Quand vous n'agissez pas , ils vous reprochent votre lenteur ; quand vous agirez , ils vous feront un crime de votre action. Ah ! la suspension , l'attente , l'état de passage & de crise ont sans doute leurs inconvéniens ; il en résulte çà & là dans le royaume , des conflits & des scènes scandaleuses ; mais que sont des accidens rares , des troubles partiels & isolés , auprès d'un désordre qui pourroit se communiquer comme un embrâsement & devenir pres-

que général ? On met à présent ces accidens & ces troubles sur le compte du sommeil & de l'inter-règne des lois , inévitables dans toute révolution ; l'espérance soutient , & la maturité ou l'ensemble que les législateurs semblent vouloir donner à leur ouvrage , paroît un bienfait dont on leur fait gré , & que l'imagination double encore ; mais quand vos lois paroîtront , le désordre qui naîtra de leur établissement , vous sera imputé tout entier , la prévention disparaîtra , & il n'y aura plus pour vous que des ennemis & des juges.

On vous effraye de l'anarchie qui existe ; il y en a sans doute : il faut que vous ayez cette pensée devant les yeux , mais pour vous animer & non pas pour vous précipiter ; au fait , on laboure , on sème , on vit , la terre mûrit en paix les germes qui y sont déposés , les chemins sont sûrs , la plus grande partie des villes , & toutes les campagnes sont tranquilles ; ce ne sera pas le prolongement de quelques semaines de plus dans la crise actuelle , qui mettra la France en péril ou en flammes ; & ces semaines sont nécessaires pour faire éclore & pour développer à la fois toutes les parties de votre constitution.

Revenons donc sur tout ce qu'il me paroît que vous devriez finir , avant de rien mettre à exécution de ce que vous avez déjà préparé.

Ce qui se présente d'abord à moi , c'est l'organisation du pouvoir & de l'ordre judiciaire. Cette opération doit nécessairement accompagner l'organisation du pouvoir administratif : car ces deux pouvoirs se touchent par beaucoup de points , & leurs relations ou leurs limites ne peuvent se déterminer avec justesse & avec précision , que par



un travail & un plan communs. Il faut classer les diverses branches de police, & adjuger à qui leur surveillance & leurs fonctions appartiendront. La police subalterne appartiendra incontestablement aux municipalités ; mais même pour le maintien de celle-là , il faut des mesures coërcitives , il faut des jugemens & des peines. Voilà donc les municipalités érigées en tribunaux , & participantes à la puissance judiciaire. Ce qu'on appelle la haute police , a jusqu'à présent appartenu aux parlemens & à d'autres cours souveraines ; l'adjugera-t-on de même aux nouvelles cours de judicature , ou ne croira-t-on pas devoir la faire dépendre aussi de l'administration , & par conséquent des municipalités & des départemens ? Ne pensera-t-on pas que les seules lois civiles & criminelles doivent être confiées aux magistrats , & que ceux qui jugent de la fortune & de la vie , ne doivent pas , par d'autres fonctions , se mêler trop journellement avec les petites passions & les intrigues des hommes ?

Enfin , si l'on veut réfléchir au grand nombre de citoyens employés dans les magistratures ou dans les municipalités actuelles , & qui , par le nouvel ordre de choses , vont se trouver dépossédés de leur état , alarmés sur le remboursement de leurs charges , & par-là aigris & mécontents ; si l'on joint à cela tous les suppôts & agens subalternes qui vivoient de la complication & des abus de ce fatal régime , & qui , au moment de sa destruction , grossiront encore le nombre des malveillans & des malheureux , ne sentira-t-on pas qu'il y auroit à la fois une prudence & une morale politique à présenter en même-temps au peuple , le nouveau plan qui va s'établir sur tant de ruines ? alors on ne feroit pas accroire au



peuple que l'esprit de l'Assemblée Nationale n'est qu'un génie malfaisant qui détruit pour détruire, & qui ne fait rien édifier; alors le bien qu'on fait ou qu'on prépare balanceroit les maux de la secousse présente, & les applaudissemens de la masse des citoyens couvrieroient les improbations ou les gémissemens des individus; alors aussi s'offriroient devant ceux qui se verront dépouillés, de nouvelles carrières, & de nouveaux moyens de placer leurs talens ou d'obtenir de la considération. Eh! dans un moment où toutes les opinions sont passionnées, où toutes ont le caractère du désespoir, de la crainte, de la haine, de la vengeance; où toutes s'arment ou sont prêtes à s'armer, n'est-ce pas un devoir pour les législateurs que de ne pas laisser errer tant d'imaginacions ou malades, ou blessées, ou furieuses, sur de vastes & défolantes incertitudes, de rassurer les unes, de guérir ou de calmer les autres, & de faire briller aux yeux de toutes, par l'exposition d'un plan complet, des principes évidens d'ordre & de justice pour le présent, & des perspectives de consolation ou de bonheur pour l'avenir?

L'organisation d'une force publique se présente ensuite à moi; cette opération ne me paroît pas d'une manière moins pressante devoir marcher de front avec les autres. Mais quel grand problème! Entre quels écueils effrayans il se montre à mes yeux! s'il est mal résolu, votre liberté peut se briser sur les uns, ou votre puissance nationale peut périr sur les autres; vous pouvez d'un côté retomber sous le despotisme; vous pouvez de l'autre devenir le jouet & le partage de vos voisins. Quelle opinion, quel phare vous guidera dans cette passe périlleuse! Je vous dirai mon avis en tremblant; car l'un &

l'autre

l'autre naufrage m'épouvantent également ; & puis la vieillesse doute , c'est-là tout ce qu'apprend la vie.

En quoi consiste aujourd'hui votre force publique ? car je n'y peux pas comprendre encore ces milices nationales , qui n'ont pas de constitution légale & qui n'offrent par-tout que des citoyens que la terreur & le patriotisme ont fait courir aux armes ; dans une armée qui est frappée de dissolution dans toutes ses parties , qui flotte entre la Nation & le Souverain , qui vient de prêter serment à l'une , & qui tient , par un serment antérieur & par mille liens particuliers , à l'autre ; qui ne pourra reprendre l'esprit d'unité , de subordination , de discipline qui sont les principes constituans d'une armée , que quand la coalition sera parfaitement rétablie entre la Nation & le Roi , que quand elle saura positivement de qui elle dépend , de qui elle doit attendre ses récompenses , ses punitions , son régime , ses loix , toute sa constitution enfin.

Les aristocrates s'en prennent mal-à-propos à cette armée , de l'indifférence qu'elle a paru apporter à la cause royale , de la défection éclatante de plusieurs corps , de la tiédeur ou de la mauvaise volonté manifestée dans presque tous. Toute autre armée , composée de même , environnée des mêmes circonstances , attaquée par le même concert unanime de moyens de corruption , eût cédé de même , & peut-être plus généralement encore. Des régimens tout composés de soldats étrangers , & travaillés par les mêmes moyens , eussent également succombé. Vous citerez les Suisses dans nos guerres de la Ligue & de la Fronde. Mais les circonstances & la séduction n'étoient pas de la même nature. C'étoient des guerres de parti ; elles se faisoient de chef à chef. La



masse de la nation en étoit en quelque sorte spectatrice, elle ne se mêloit ni de combattre ni de corrompre. Les soldats fidèles à tous les préjugés de la discipline, suivoient leurs drapeaux & ne se séparaient pas de leurs officiers; en s'assurant de ceux-ci par leurs chefs, on tenoit tout dans sa main. On eût pu voir alors, & l'on vit des régimens entiers passer d'un camp à l'autre, ou abandonner la cause qu'ils avoient embrassée. Mais ces insurrections de discipline, ces defections partielles, cette dilapidation par lambeaux, voilà ce qui ne s'étoit pas encore vu, & ce qu'il a fallu des circonstances aussi nouvelles que celles-ci pour produire. Ce que cela doit prouver, & cette observation n'est pas indifférente à la solution de votre problème; c'est que quand l'esprit de liberté est général dans une nation; c'est que quand il a gagné par un soulèvement éclairé tous les êtres pensans, & par une communication d'enthousiasme ou de séduction jusqu'à la dernière classe du peuple, les troupes elles-mêmes sont & seront toujours entraînées par ce torrent, & infidèles au Souverain qui comptera sur elles.

Bénéfisons le fort, car il faut toujours porter ses vues sur les résultats; ouï, bénissons le fort de ce que, par cette puissante supériorité de l'esprit public sur l'esprit de profession, les soldats se sont tout-à-coup animés de sentimens de patriotisme & de paix, enforte que l'armée n'auroit pu être, au moyen de cela, dans la main du pouvoir royal, qu'un frêle roseau. Hélas! supposons à leur place les soldats d'Alexandre suivant leur maître à la vengeance, en croyant le suivre à la gloire, que de sang eût coulé! la France ne seroit aujourd'hui qu'un monceau de ruines; ou un pays conquis gouverné par ses lieutenans.



La crainte d'un roi guerrier ou conquérant , la crainte d'un roi , qui , chef de son armée , & la commandant cinq ou six ans loin de vos frontières , en feroit une armée d'enthousiastes , d'ambitieux , d'aventuriers & d'esclaves , & reviendrait vous accabler du poids de ses talens & de ses victoires ; voilà la seule chance qui peut , si vous vous garantissez de vos propres excès , devenir redoutable à la liberté de vos descendans ; il est donc juste & important qu'elle entre dans ce que vous devez prévoir ; car l'avenir appartient aux législateurs ; c'est-là le véritable champ où doit se porter leur pensée , & ils sont encore plus comptables à la postérité qu'aux générations présentes.

Mais outre que la nature dans sa colère donne rarement les rois de ces talens funestes qui enchaînent les peuples à leur destinée , vous avez mille moyens de prévenir ce danger ; rendez vos rois citoyens ; ne les environnez que d'institutions & de lois qui les forcent à le devenir ; détournez des berceaux & de l'éducation de leurs héritiers , tout homme ambitieux & corrompu ; veillez sur leurs goûts , observez leurs passions , & si vous vous apercevez qu'ils en aient de dangereuses pour votre liberté , si vous voyez sur-tout que de grandes facultés guerrières s'y joignent , redoublez de surveillance , & sur eux , & sur leurs ministres. Adoptez dès ce moment-ci cette politique franche , noble & pacifique , qui convient à une grande nation ; dites hautement , que vous ne voulez ni acquérir , ni perdre ; que vous regardez comme tracées par la nature , les limites que se prescrit votre sagesse ; que vous voulez des amis & non pas des alliés ; que vous souhaitez que tous vos voisins soient heu-

reux , & qu'ils fondent comme vous leur bonheur sur la liberté ; mais que toutes leurs révolutions vous seront étrangères ; ne payez jamais de subsides ; n'ayez plus ni espions , ni émissaires ; brisez tous les misérables fils de ces trames ourdies par vos diplomatistes ; n'ayez & ne recevez des Ambassadeurs que pour entretenir généreusement d'un peuple à l'autre des échanges de secours , de bons offices , & de lumières ; tracez ce système de politique à vos souverains , & que leur conseil vous réponde de son maintien. Mais sur un objet aussi important que la paix & la guerre , ah ! ne vous bornez pas encore à cette insuffisante responsabilité. Qu'importe à la nation qu'un ministre soit changé , que sa tête tombe même sous le fer de votre justice si elle est coupable , après que ses intrigues ou son ambition auront compromis votre honneur , vos intérêts , votre sûreté , & vous auront engagés dans une guerre que vous ne pourrez ni éviter , ni cesser , ni suspendre ?

En simplifiant ainsi , en aggrandissant , & surtout en épurant votre politique de toute vue d'ambition , & de tout esprit d'intrigue , vous prévendrez sûrement beaucoup de guerres ; car c'est elle qui vous les a jusqu'ici attirées presque toutes ; c'est ce faux & funeste système d'alliances , de contre-poids , de balance , de traités préservateurs ou conservateurs ; c'est ce petit art de faire de grandes dépêches , & de nouer ou de conduire des négociations secrètes ; c'est cette manie de prévoir ce qui n'arrive jamais , & cette fureur d'embrasser le présent pour pacifier l'avenir , qui vous a coûté tant de sang , de trésors , & de larmes. Allez donc à la racine , frappez l'abus , ou il renaîtroit toujours ; ne



laissez pas au roi le droit de faire la paix & la guerre.

Ce droit, vous dira-t-on, n'est presque qu'imaginaire, puisqu'il est restreint & comme annulé par l'attribution que vous vous êtes exclusivement réservée du pouvoir d'imposer & d'emprunter; ce droit n'est donc plus dans le fait qu'une décoration du trône; ce droit est compris en Angleterre dans la prérogative royale. — Eh! quand la guerre sera déclarée, ou que la puissance exécutive vous l'aura rendue inévitable, pourrez-vous refuser les fonds qu'elle exigera? — Le droit de prononcer sur ce qu'il y a de plus important pour une nation, le droit de l'immoler, de la ruiner, d'étendre cette ruine sur les générations suivantes; car aujourd'hui, quelques années d'une guerre même heureuse peuvent former une plaie qui dure plus d'un siècle! on regarderoit un tel droit comme un droit de décoration & de dignité! S'il n'est qu'illusoire, il est inutile & absurde de l'inscrire dans la constitution d'un peuple éclairé; s'il est réel, il est dangereux, & vous seriez insensés de le laisser dans les mains d'un seul homme. — Le roi d'Angleterre le possède; mais outre que l'exemple de nos voisins n'est pas obligatoire pour nous; ce qui a moins d'inconvéniens dans une île, en a d'immenses dans le continent. Vous ne pouvez pas, comme les Anglais, vous environner de citadelles flottantes, & dire comme eux: « Tant que nous le voudrons, » nous serons en paix, & nous verrons tous les » troubles de l'Europe se briser contre nos rivages, » ainsi que les flots impuissans qui les battent ».

Vous venez de voir qu'un peuple immense qui veut unanimement devenir & à plus forte raison

rester libre ; car il est plus aisé de conserver ce qu'on a , que de l'obtenir , doit peu craindre une armée , sur-tout quand elle est presque toute composée de Nationaux. Vous venez de voir comment vous pouvez empêcher que des guerres trop fréquentes & un souverain conquérant ne vous la rendent dangereuse ; mais il faut borner là votre méfiance ; & d'autres vues de sagesse & de prévoyance exigent à leur tour que vous rendiez cette armée redoutable aux ennemis du dehors. Car à quoi vous servira une constitution qui fécondera la France , & qui fera sa prospérité intérieure , si cette abondance & cette prospérité ne sont qu'une tentation de plus pour des voisins ambitieux & plus puissamment armés , qui viendront dévorer vos récoltes , & s'emparer de vos imprudentes richesses ?

Il vous faut donc une armée régulière & permanente , puisque vos voisins en ont de telles ; il vous faut une armée disciplinée , instruite & manœuvrière , puisque les leurs ont ces avantages. Une semblable armée est nécessairement coûteuse ; il faut donc savoir vous soumettre à cette dépense , & ne pas vouloir d'économies aux dépens de sa bonté. Une semblable armée ne peut exister & se maintenir que par l'action immédiate , continuelle , & exclusive d'un chef absolu ; n'ôtez donc pas à ce chef la plénitude de la dictature , la puissance de la discipline , la dispensation d'une partie des peines & des récompenses , & même jusqu'à un certain point la disposition de quelques grâces ; ne lui ôtez pas aux yeux des troupes , tout appareil de grandeur & toute influence de pouvoir ; n'ôtez pas aux troupes elles-mêmes tout prestige d'amour ou d'espérance , quand ce chef paroît à leur tête ; car sans



cela le chef ne prendra plus d'intérêt à l'armée; cette indifférence se communiquera à tous ceux qui commandent sous lui; l'armée ne se ralliera plus à un centre commun, & à un cri général; il n'y aura plus dans une telle armée ni émulation, ni activité, ni envie d'attirer sur soi les regards & les distinctions; on y tombera sous tous les rapports du service & de l'instruction, dans une léthargie profonde; on n'y aura plus enfin ni l'esprit d'une armée, ni l'esprit de guerre. Voyez ce que sont toutes les armées des républiques.

Réfléchissez qu'une armée est un assemblage & un ordre de choses contre nature, & que ce n'est par conséquent que par des moyens contre nature qu'elle peut subsister. Réfléchissez que des soldats & des citoyens n'ont, par leur constitution, aucun point de ressemblance. L'égalité & la liberté sont les droits des citoyens; la subordination & l'obéissance passive doivent être les devoirs des soldats. Les soldats doivent avoir la soif de la guerre, & les citoyens l'amour de la paix. Les soldats doivent avoir des tribunaux, des récompenses, des peines, des principes & des préjugés à part; les soldats doivent avoir un esprit de corps & de profession; les citoyens ne doivent avoir que l'esprit de nation.

Gardez-vous donc de perdre de vue ces différences, & de vouloir transporter dans l'armée les formes & les institutions qui ne conviennent qu'à des citoyens libres: gardez-vous d'y introduire, comme quelques avis le proposent, l'avancement par scrutin, les élections de grade en grade. Il faut le moins qu'on peut développer l'esprit d'intrigue, & mettre en jeu les passions chez des hommes qui sont armés par état; il faut le moins que l'on peut laisser

des raisons ou des prétextes de former des assemblées, des conciliabules, des factions grandes ou petites, à des hommes qui ne doivent qu'obéir; c'est ainsi que s'indisciplinèrent & se corrompirent ces légions romaines qui d'abord vendirent le trône à leurs chefs, & qui finirent par livrer aux barbares l'empire qu'ils n'eurent plus ni le courage ni le talent de défendre.

Réfléchissez encore, c'est à vous, Plébéiens, que je m'adresse, & c'est moi Plébéien qui vous parle ainsi; mais la vérité & l'amour du bien crient en moi plus haut que le sang, & il faut prendre garde aux erreurs de l'esprit d'égalité, comme à celles de l'esprit d'orgueil; réfléchissez que vous porterez à la discipline de l'armée un coup irréparable, si vous insistez trop positivement pour que vos enfans soient admis aux emplois d'officiers. Vous ferez tort à l'armée & à vous-mêmes; vous ferez tort à vous-mêmes, car par-là vous détacherez vos enfans de vos professions naturelles & héréditaires, de ces professions qui vous font subsister avec probité, ce qui vaut mieux qu'avec éclat; vous leur remplirez la tête d'idées de licence, de dissipation & de fausse gloire; vous vous donnerez dans vos foyers domestiques, des fils indépendans & des maîtres. Vous ferez tort à l'armée; car le premier lien de la discipline militaire étoit cette différence qui existoit ou qui étoit supposée exister entre l'officier & le soldat. Le feu Roi de Prusse sentoît l'importance de ce lien, & il m'a répété plusieurs fois qu'il ne recevoit pas dans son armée un officier qui ne fût gentilhomme: vos ordonnances militaires étoient à cet égard follement rigoureuses; mais si vous vous contentiez, comme il



y a quinze ans , d'exiger qu'on fût noble , & de faire par-là réputer tel par le soldat , tout ce qui est officier , la discipline continueroit de porter sur une base dont rien ne peut remplacer la force. Eh ! quand les soldats verront à l'avenir arriver d'emblée , aux emplois d'officiers , leurs frères , leurs neveux , leurs cousins , que quelques différences de fortune ou d'éducation auront favorisés ; qu'aurez-vous à répondre si , par la voie d'insurrection , & avec les formes menaçantes dont ils auront contracté l'habitude , ils vous disent : « puisque toutes les barrières sont » abbatues , nous réclamons en vertu du même » principe les emplois d'officiers ; nous voulons » qu'ils soient donnés au choix ou à l'ancienneté , » à nos bas-officiers ; pourquoi nous préféreriez- » vous nos égaux qui y ont moins de droits , qui » n'ont pas , comme nous , porté le poids du jour , qui » n'ont pas versé leur sang , & qui prennent les » armes pour la première fois ? Soyez conséquens , » ou nous vous forcerons à l'être ; soyez justes , » ou nous vous ferons sentir que les moyens d'ob- » tenir la justice , sont dans nos mains ». Ainsi les soldats prétoriens obtinrent de passer de grade en grade aux premiers honneurs des légions , & alors tout fut confondu ; & il n'y eut plus dans ces légions aucun lien de subordination ; l'indiscipline & la révolte y devinrent l'esprit dominant ; le plus fort , le plus intrigant , le plus brave ne vit plus rien entré le trône & lui ; & le trône à la fois avili & ensanglanté ne fit plus que passer de tyran en tyran jusqu'à la chute de l'empire.

« Ainsi donc , vont me répondre les démocrates exagérés , vous reconnoîtrez , vous laisseriez subsister une noblesse , & vous attribueriez presque

exclusivement à cette noblesse le droit de commander les soldats ? . . . Eh ! pourquoi ne conserveroit-on pas, comme classe, ce qu'on a si sagement détruit comme ordre ? Comme ordre, la noblesse étoit funeste ; c'étoit un corps parasite ; ses privilèges étoient injustes, ils n'avoient plus même le prétexte de leur origine, puisqu'elle ne donnoit plus rien à l'état en compensation, & que ses services militaires étoient soudoyés ; mais comme classe, elle ne peut nuire ni à la liberté, ni aux intérêts, ni au bonheur de la nation ; elle est un degré nécessaire dans la hiérarchie monarchique, un intermédiaire & une sorte d'équilibre moral entre le trône & le peuple ; elle peut empêcher que le trône ne se croie trop au-dessus du peuple, & le peuple trop près du trône ; elle peut faire considérer le trône sans le faire craindre, & le décorer d'opinion & sans frais pour la Nation, tandis que toutes les autres décorations du luxe ou de faste lui sont onéreuses ; en ne la rendant plus ni vénale ni attachée à aucun office, elle peut se dispenser comme récompense, se mettre à la place des graces pécuniaires, & devenir ainsi un moyen d'émulation & d'économie. Pour en revenir enfin au parti utile que je crois qu'on peut en tirer dans l'armée & pour la défense publique, qu'on me pardonne de penser avec Montesquieu, & en répétant ici ses paroles : « Que cette noblesse toute » guerrière qui regarde qu'en quelque degré de ri- » chesse qu'elle soit, il faut faire sa fortune ; mais » qu'il est honteux d'augmenter son bien, si on » ne commence par le dissiper ; cette partie de » la nation qui sert toujours avec le capital de » son bien ; qui quand elle est ruinée, donne » sa place à un autre qui servira avec son capital



» encore ; qui va à la guerre pour que personne  
 » n'ose dire qu'elle n'y a pas été ; qui quand elle  
 » ne peut espérer les richesses espère les honneurs ;  
 » & lorsqu'elle ne les obtient pas , s'en console  
 » parce qu'elle a acquis de l'honneur , n'est peut-  
 » être pas une si mauvaise invention , & a sûre-  
 » ment contribué à la gloire & à la grandeur de  
 » la nation ».

Mais revenons à l'armée ; vous calculerez sans doute son pied de paix , & sa force éventuelle en cas de guerre , sur l'état d'armement des autres puissances , & sur ce que peut exiger non une politique ambitieuse & menaçante , car vous renoncerez vraisemblablement à celle-là , mais une politique prévoyante & capable d'en imposer. Vous étendrez cette hypothèse de guerre , jusqu'à la possibilité d'une double guerre de mer & de continent , & vous y comprendrez par conséquent vos flottes , vos côtes & vos colonies , garnies de troupes ; vous songerez que les augmentations qui devront en résulter peuvent avoir besoin d'être promptes , & ne doivent jamais être assez nombreuses pour que les incorporations de recrues détériorent sensiblement ni l'espèce , ni la discipline , ni l'instruction de votre armée ; vous sentirez que si votre armée peut s'entretenir en temps de paix par le moyen du recrutement volontaire fait par les troupes elles-mêmes , il faut des moyens plus rapides & plus sûrs pour les augmentations de guerre , & pour les pertes qu'elle pourra entraîner ; vous sentirez que les recrues doivent en temps de guerre être d'une espèce plus solide & plus robuste qu'à la paix , parce qu'elles n'y ont pas comme à la paix le temps de se fortifier , & qu'elles y sont éprouvées sur le champ par de violentes fatigues &

par de grands travaux. Un officier, dont l'expérience se joint à cet esprit de réflexion, sans lequel l'expérience n'est que l'inutile malheur d'avoir vieilli, me disoit, à ce sujet, il y a quelques jours, que dans la guerre de 1757, la mauvaise & trop foible espèce de recrues & de soldats dont l'armée se trouva composée fit périr plus de cinquante mille hommes dans les hôpitaux en une seule campagne, & que ce ne fut que par l'incorporation que l'armée reçut de trente-deux bataillons de milice au commencement de l'année 1758, & de dix-sept l'hiver d'après, que cette armée prit de la consistance & résista aux campagnes suivantes; vous observerez enfin que tels sont les principes, & les constitutions militaires des autres grandes armées de l'Europe; c'est par des levées nationales, c'est par des contributions de recrues fournies par les provinces, qu'elles s'entretiennent au point que chaque campagne ne fait que les améliorer & les rendre plus redoutables.

Vos milices étoient, dans l'ancien ordre de choses, destinées à remplir cet objet; mais ce tribut désastreux, cette voie de tirage, qui au moyen de l'abus des exemptions, le faisoit porter uniquement sur la classe la plus laborieuse & la plus utile, cette qualification de *loterie de malheur* qui sortie, du sein de votre assemblée, s'est répandue dans les provinces comme un cri d'affranchissement; les principes de votre révolution qui en égalisant tous les citoyens, égalisent aussi toutes leurs charges, ont pros crit à jamais ce funeste régime & vous commandent de chercher d'autres moyens.

On vous propose, dit-on, une conscription universelle; c'est-à-dire que la loi qui pesoit sur une partie des citoyens, & dont les chances heureuses



du fort pouvoient du moins les garantir, on l'étendrait sur tous sans que rien pût en mettre à l'abri. Sans doute, en n'exceptant aucun individu, elle deviendrait plus juste pour ceux qui en supportent aujourd'hui seuls le fardeau; mais en ferait-elle moins oppressive pour tous? Ce ne sont plus aujourd'hui les guerres de Rome contre les Sabins, ou des expéditions de quarante jours comme chez nos aïeux. Les hostilités de nos grands peuples embrassent les quatre parties du monde; c'est en Amérique & aux Indes que nous attaquons l'Angleterre, & c'est en Allemagne que l'Angleterre nous fait diversion. La profession des armes est plus que jamais devenue un métier, il faut l'apprendre, il faut le faire plusieurs années pour y devenir propre; d'après cela tout homme ne peut pas être soldat, il faut être jeune & robuste; il faut pouvoir s'arracher à ses foyers & les perdre de vue long-temps; il faut n'avoir pour cela ni père ni mère infirmes, ni femme, ni enfans à nourrir. Le riche, le négociant, le magistrat, le prêtre, l'homme d'industrie ne peuvent pas acquitter cette obligation en personne; l'acquitter par un substitut, seroit impossible aux uns; l'acquitter en argent, le seroit aux autres. Dans un pays où l'on veut poser des principes absolus de liberté & d'égalité, qu'est-ce que c'est qu'une charge qui ne peut être ni commune à tous, ni même répartie avec aucune proportion de justice? Quelle seroit en effet la parité de sort entre celui qui l'acquitteroit personnellement, & celui qui se feroit représenter, ou qui l'acquitteroit à prix d'argent? On citera des pays, où la conscription est établie; mais d'abord ces pays ne sont pas libres, le despotisme militaire y tient tout sous son sceptre de fer; en-

fuite la conscription n'y est pas générale , ce qui est sans doute une injustice de plus ; c'est une sorte de milice comme celle que nous allons abolir , à l'exception qu'il n'y a point de tirage , & qu'elle embrasse tout ce qui n'est pas né privilégié , ou de qui n'est pas exempté par le Souverain.

Je pouvois me dispenser de ces objections ; car il est apparent que ce plan ne soutiendra pas longtemps la discussion dans une assemblée d'hommes libres ; mais dans un moment de liberté naissante , l'enthousiasme égare quelquefois & fait aller en sens contraire du but qu'on vouloit atteindre. On est ivre de sa conquête , & on veut , à quelque prix que ce soit , se l'assurer ; on s'exagère les possibilités d'une contre révolution ; & on se charge , sans s'en apercevoir , de plus de chaînes que le despotisme n'auroit osé vous en imposer ; ainsi dans ce plan de conscription , quelques esprits exaltés pourroient croire ne faire que remonter aux premiers principes de l'ordre social , selon lesquels tout citoyen doit à la défense commune , & à la formation de la force publique , sa part ou sa représentation de force individuelle ; principe juste & possible dans une société naissante & peu nombreuse ; mais inapplicable à une vieille & immense Nation. De-là ils pourroient voir dans ce plan le moyen & l'avantage de n'avoir plus qu'une grande armée toute nationale , ou en conservant l'armée réglée , de la balancer , & de l'environner d'une autre armée composée de tous les citoyens ; mais dans la première de ces vues , l'armée ne deviendrait bientôt plus qu'une milice déplorable , & hors d'état de faire tête aux armées étrangères ; dans la seconde , la France se chargeroit du fardeau d'une nouvelle armée qui n'y feroit qu'en-



entretenir les troubles , & donner à la liberté tout l'appareil & tout le poids de la tyrannie.

Comment peut-on donc pourvoir raisonnablement au remplacement des anciennes milices & de leur objet , c'est-à-dire à avoir soixante ou quatre-vingt mille hommes toujours prêts à devenir soldats , & à renforcer l'armée à la guerre , ou à remplir les vuides de sa consommation ? Je crois , par des enrôlés volontaires ; chaque paroisse fournissant son contingent dans les proportions de sa population , & chaque administration de département s'en rendant responsable.

Ces enrôlés , sous le nom de volontaires nationaux , pourroient être engagés pour quatre ans , & ne seroient pris que dans les domiciliés de leur paroisse. On exigeroit qu'ils fussent célibataires , doués de toutes les facultés physiques qui constituent un bon soldat , & que pendant la durée de leur inscription , ils ne pussent point quitter l'enceinte de la paroisse ou au moins celle du district. Un prix d'engagement uniforme dans tout le royaume , & tenu au-dessus de celui des troupes réglées , une paye de dix écus par an , une marque distinctive , un serment prêté avec quelque appareil & dans l'église du lieu , l'assurance de ne jamais marcher qu'à la guerre , la faculté de se remplacer par un autre homme lorsqu'ils en représenteroient la nécessité pour leurs affaires , & qu'ils ne seroient pas à l'armée ; voilà par quels moyens on pourroit les lever , & les entretenir toujours complets avec une grande facilité.

Toutes les dépenses qui résulteroient de cet établissement seroient réparties au marc la livre sur les rôles d'impositions du département , je dis du département , parce que cela établiroit une balance plus

égale entre les paroisses plus ou moins aisées , entre celles des villes , & celle des campagnes. Ces dépenses feroient bien loin d'égaliser celle de nos milices actuelles , sur-tout en y comprenant les bourses de tirage , les déplacemens & les journées perdues des militiables , les frais d'habillement , & d'équipement , les abus & les vexations en tout genre des administrateurs & de leurs suppôts.

Je ne fais au reste qu'indiquer l'intention & le premier trait de ce plan ; ses détails & sa correction appartiennent à d'autres esprits que le mien.

Après avoir ainsi pourvu à ce qui concerne l'armée , & par conséquent la force publique extérieure , on s'occuperoit de la force du dedans ; car dans mes idées , l'une ne doit pas être confondue avec l'autre ; elles doivent être séparées , & la première ne doit appuyer la seconde qu'en cas d'insuffisance & à la réquisition des lois. Ceci est trop important pour n'avoir pas besoin d'être développé.

Toute municipalité devenant , dans la nouvelle constitution , une petite puissance administrative , ne peut se passer d'une force publique , qui soit dans son sein pour appuyer les lois & pour maintenir la tranquillité ; mais cette force ne doit se montrer que quand elle est nécessaire ; elle doit être prête à agir , & non habituellement en action.

Chaque municipalité aura donc une garde que j'appellerai *garde citoyenne* , qui sera toujours effective , présente , & en état de prendre les armes au premier ordre qu'elle recevra.

Aucun citoyen domicilié ne peut être dispensé de ce service , soit de sa personne , soit par représentation ; car c'est sous la protection de la force publique que la police se maintient , que les lois s'observent ;



servent ; c'est sous cette protection que chaque citoyen repose , possède , travaille ou jouit.

Aucun rang , aucun emploi , aucune profession ne doit aussi en exempter ; ainsi un magistrat , un prêtre même n'en doit pas être affranchi , car avant d'être prêtre , il est homme , il est citoyen , il doit contribuer à la chose à laquelle il participe ; enfin ayant la possibilité de se faire représenter , ses fonctions , son état , sa profession n'en peuvent souffrir sous aucun rapport.

L'enfance ou la vieillesse , ces deux termes de la vie où la force manque & où l'humanité & la société sont tenues de prendre la faiblesse sous leur protection , doivent être exemptés de contribuer à ce service. Il doit en être de même des hommes que la nature ou les accidens divers de la vie ont rendus infirmes au point de ne pas pouvoir faire partie de la force publique ; car ceux-là doivent être aussi dans la classe des êtres faibles que l'ordre social doit protéger.

Ce sera donc une véritable conscription qui sera dressée dans chaque municipalité , & c'est à tour de rôle , suivant cette table de conscription , que les citoyens seront désignés pour remplir pendant un certain nombre de jours déterminé le service de *Gardes citoyens*.

La force de cette garde sera proportionnée à raison de quatre hommes au plus par cent individus de population ; cette proportion veut être étudiée & rendue uniforme dans tout le royaume. Les hommes qui seront commandés pour ce service n'auront d'autre assujettissement que celui de ne pouvoir , tant que durera le temps de leur service , sortir de l'enceinte de la municipalité , pour pou-

voir prendre les armes au signal de convocation établi. Tout homme , de service ou non , pourra toutefois s'absenter en fournissant un représentant , & en le faisant connoître à la municipalité.

Toutes les fois que cette garde fera assemblée , c'est-à-dire , en fonction active , les hommes qui la composent porteront une marque distinctive & uniforme. Chaque municipalité aura les armes de sa garde avec quelques armes de supplément & les munitions qui en dépendent , déposées dans la principale église du lieu ; elle aura aussi son drapeau déposé dans la même église. S'il y a des fêtes ou des cérémonies nationales , la garde y assistera avec ce drapeau & y maintiendra la police.

On voit que ce service ne sera presque jamais réel , & que ce n'est que dans les cas de trouble & de désordre public qu'il deviendra effectif.

Peut-être conviendra-t-il , quand il deviendra effectif , de dédommager les hommes qui n'ont que leurs bras pour subsister , de la perte de leur journée , en imputant cette dépense sur les impositions de la municipalité ; car peut-il jamais être juste , pour quelque motif que ce soit , d'employer sans salaire celui qui ne peut subsister sans salaire ? Si ce dédommagement avoit lieu , alors non-seulement le service de la garde citoyenne ne seroit pas à charge au pauvre quand il acquitteroit pour lui-même ; mais les gens riches ou occupés , se faisant représenter , même quand leur service ne seroit pas actif , il en résulteroit une augmentation dans la masse des journées salariées à l'usage du pauvre , sans que cela l'obligeât à se détourner de son travail.

Ce qu'on doit observer sur-tout ; c'est qu'après avoir rejeté la conscription pour tenir lieu de force



publique extérieure , ou pour s'amalgamer avec elle ; si nous appliquons ce système à l'établissement d'une garde citoyenne , c'est-à-dire , d'une force publique intérieure ; c'est parce que l'objet de ces deux forces est , selon nous , absolument distinct & séparé ; c'est parce que nous pensons que cette dernière ne doit jamais être employée loin des foyers ou des champs de ceux qui la composent , & que restreinte à une simple police locale , on peut soumettre tous les citoyens à y contribuer sans violer la liberté individuelle & sans leur imposer une charge ni onéreuse , ni injuste.

Mais pour réduire en effet strictement ces gardes citoyennes au service local de la police de leur municipalité , nous croyons qu'il faudroit qu'elles ne pussent jamais s'assembler ni par district ni à plus forte raison par départemens. Nous voudrions que tant pour éviter les troubles , & les animosités , que pour ne pas étendre leur service , & le rendre à charge aux citoyens , elles ne fussent pas autorisées à se prêter main-forte de municipalité à municipalité. Quand la garde citoyenne seroit insuffisante , les municipalités requéreroient les maréchaussées qui seroient le premier degré de force de la puissance exécutive , & qui marcheroient à leur réquisition ; elles s'adresseroient , si cela étoit insuffisant encore , à la puissance exécutive elle-même qui emploieroit alors son plus grand moyen de force , les troupes réglées. Ah ! le ciel nous préserve presque également de ces fraternités ou de ces rivalités entre municipalités ; il surviendrait bientôt des conflits & des désordres ; la municipalité plus peuplée , plus riche , plus forte que ses voisines voudroit exercer sur elles quelque influence ;

cet esprit de domination passeroit des municipalités aux districts , & des districts aux départemens. Ne vous le dissimulez pas , Messieurs , ce que vous avez à craindre dans cette organisation nouvelle , dans cet assemblage de pièces de rapport , de petits & de grands cercles qui vont se toucher de toutes parts , c'est à la fois leur confusion ou leur coalition ; tant d'agens & de passions par conséquent , vont s'y trouver en mouvement ; diminuez les points de contact : & ôtez du moins à ces dernières tout ce que vous pourrez d'alimens.

Tout est à soigner , tout est à prévenir , tout a des conséquences , jusqu'à des choses peu importantes en apparence , & jusqu'aux misères de la vanité ; laisseriez-vous par exemple à ces gardes citoyennes , si vous en adoptiez l'idée , ce vain appareil d'uniformes ; leur laisseriez-vous ce faux luxe militaire que la sagesse a banni des troupes ? Ne réprimeriez-vous pas ces fêtes , ces repas , ces orgies ? Car tout cela ne produira que des impôts déguisés & des prétextes pour haïr un jour la liberté ; n'empêcheriez-vous pas ces prodigues usurpations de grades , & sur-tout de grades supérieurs qui ne servent qu'à renverser les têtes , à semer des jalousies , à préparer des prétentions & ce qu'il y a de plus fâcheux à décréditer les grades réels de notre armée ; car les hommes se prennent aux mots & aux signes ; ce qui frappe souvent leurs oreilles & leurs regards commence par perdre son prix & finit par s'avilir pour eux ( 1 ).

---

( 1 ) Il ne faut à mes Gardes Citoyennes qu'un Commandant élu tous les mois , avec ce simple titre : dans les grandes Municipalités , on appellera les Chefs inférieurs *Commandant & Sous-Commandant*.



Sans chercher à pénétrer quelle invisible main a pu en un moment couvrir d'armes le royaume entier ; il la falloit peut-être cette insurrection générale pour faire éclore & pour appuyer votre liberté : il la falloit peut-être pour empêcher le despotisme de retomber sur vous avec tout le poids de la vengeance ; peut-être ne seroit-il pas même prudent encore , quand vous en auriez le pouvoir , d'appaiser le soulèvement des flots : mais le plutôt que vous le pourrez , faites cesser cet orageux appareil : ce ne peut être là un état permanent ; ce ne peut être là un état de liberté ni un état de paix. Chez un peuple libre , il ne doit y avoir d'armée que la force publique ; & même une partie de cette force , toute celle du dedans , ne doit se montrer que quand elle est invoquée par les lois. Le despotisme étale ses satellites , & a besoin d'en effrayer les peuples , & de tâcher de se rassurer lui-même ; la liberté plus confiante sent ses forces dans tous les cœurs , & ne les rallie autour d'elle que quand les méchans veulent troubler l'ordre qui lui sert de base , & la tranquillité qui est son premier bienfait. Eh ! quand il y a une force publique , pourquoi toutes les forces individuelles ne seroient-elles pas suspendues ? Pourquoi resteroient-elles en état de menace ? Pourquoi ces épées meurtrières jusqu'au milieu de vos sociétés & de vos plaisirs ? cet instrument sanguinaire profane un habillement de paix. Que votre Roi lui-même donne l'exemple de ne plus le porter ; que vos soldats , vos officiers , toutes les fois qu'ils ne sont pas en fonction , soient désarmés : dans les villes , dans ces foyers plus ardents & plus corrompus des passions humaines , on ne devroit tolérer que personne eût chez soi des

armes à feu ; elles ne devroient être permises que dans les campagnes , aux chefs de famille & aux propriétaires seulement ; eux seuls ont droit de s'en servir ; eux seuls peuvent , quand ils les confient à leurs enfans ou à leurs valets , répondre de leur usage.

Faites naître , Messieurs , avancez par ces pacifiques dispositions , & par la prédication d'une bonne morale civique , l'époque heureuse où le peuple respectera plutôt la loi que la force , & la justice que la violence ; voyez toutes les nations qui connoissent depuis quelque temps le bonheur de la liberté & qui sont dignes d'elle ; chez elles la loi seule se montre , & elle se montre sans cortège & sans soldats ; un homme commis par la loi , s'avance désarmé , & il parle , il arrête , il contient le désordre au nom de la loi , personne n'a la coupable idée de la résistance ; déployez devant de tels peuples l'appareil de la force , vous soulèveriez toutes les puissances de leurs ames ; vous leur doneriez peut-être le sentiment de l'injustice ; car dès-lors ils croiroient que c'est l'injustice qui s'offre à eux , & ils penseroient reconnoître la tyrannie , à ce qui lui sert ordinairement d'escorte.

Mais hélas ! que nous sommes loin de cet esprit de maturité & de philosophie ! Il en est parmi nous qui vont à la liberté à travers les crimes ; il en est qui ont commis ces crimes avec la féroce des Cannibales ; il en est qui croient ces crimes nécessaires , & ce qui est plus lâche que de les commettre , qui y poussent des malheureux qu'ils ennivrent ou qu'ils corrompent ; il en est qui croient que la liberté est le droit de tout violer & de tout détruire ; il en est qui , en réformant les abus , ne savent point plain-



dire ceux qu'ils dépouillent, & qui, comme des sauvages, insultent à ceux qu'ils vont égorger, & poussent des cris de joie autour de leurs victimes. Il en sera qui voudront la liberté comme on représente l'esclavage, entourée de gardes, de délateurs & de bourreaux. Il en sera qui voudront, pour la maintenir, une armée au milieu de la nation, ou plutôt la nation elle-même convertie en armée; il en sera qui demanderont un général, un état-major national, une inquisition, un protecteur peut-être. Grands Dieux! qu'ils sont loin de connoître la liberté, ceux qui prétendent l'environner & l'étayer de tels moyens! qu'ils sont loin d'être dignes de sentir ce beau moi de Brutus, quand il s'entretient avec Cassius de la conjuration qui devoit éclater le lendemain contre César! Brutus étoit ébranlé par Cassius en faveur de César. Cassius lui rappelloit sa gloire, ses talens, & l'ame de Brutus s'amolliroit; Cassius ajoute, sa générosité, sa clémence. » Un citoyen clément, ré- » pond Brutus, » son arrêt est prononcé. »

Je viens à l'urgente nécessité de développer vos décrets en lois, pour en déterminer par là les détails & l'exécution, ou pour revenir sur vos pas, si vous reconnoissez dans vos projets quelques erreurs de fait ou de principe. Vous avez presque tout détruit, il faut maintenant édifier, ou décombrer le terrain. Vous avez annoncé d'immenses suppressions d'offices, il faut en fixer les remboursemens. Vous avez promis la justice gratuite, il faut voir comment vous remplirez cet engagement. Vous avez aboli beaucoup de droits qui étoient des propriétés incontestables, il faut régler le mode de leurs rachats. Une partie de ces rachats sera difficile, & l'autre impossible à accomplir; il faut dire comment vous les

faciliterez ou comment vous y suppléerez ; on ne vous voit pas d'issue pour ceux des droits de lods & ventes ; beaucoup de censitaires ne seront pas en état de rembourser les rentes féodales ; il peut résulter de l'inégalité des volontés & des facultés à l'égard de ces rachats , une étrange bigarure dans le royaume. Les vassaux qui ne se seront pas rédimés par misère , & qui verront un jour à côté d'eux des terres sans servitude , pourront être tentés de s'affranchir par violence ; des droits déclarés odieux paroîtront en effet bien plus intolérables quand ils ne seront plus universels. Presque par-tout le peuple s'attend à de grands soulagemens ; on l'a méchamment rempli d'espérance , & soit par avidité , soit par mauvaise foi , soit par excès d'infortune , il a reçu ces illusions comme des droits , & il les défendra de même. Il faut se hâter de le détromper , & de fixer en tout genre & pour chacun quelle sera la mesure & des biens , & des maux , & des craintes , & des espérances. Les uns ont le glaive suspendu sur leurs têtes , les autres sont bercés de songes dangereux : il faut mettre fin pour les uns & pour les autres à cet état cruel.

Si vous aimez la liberté , si vous voulez la consolider , occupez-vous , sur-tout , de ces derniers. Ah ! ce sont ceux-là qui l'ont puissamment servie ; mais ce sont aussi ceux-là qui , se voyant déçus de leur espoir , pourroient lui devenir funestes. Soulagez leur fardeau ; secourez leur misère ; imposez , s'il le faut , le luxe ; prenez sur la dépouille du clergé la juste part du pauvre ; ajoutez - y l'imposition que ne payoient pas les privilégiés ; comprenez enfin dans votre dette publique la dette sacrée du malheur de la moitié de la nation ; mais , à quelque prix que  
ce



ce soit, croyez-moi, attachez-vous le peuple en le rendant moins malheureux : c'est ainsi seulement qu'il est permis & qu'il est beau de le gagner ; en un mot, faites - lui chérir la révolution , & comptez alors qu'elle sera assise sur une base inébranlable.

Je vous ai parlé de la classe la plus nombreuse du peuple , & je vous ai conseillé d'appuyer la révolution sur elle ; je vais vous parler du trône ; & je vous dirai aussi de l'appuyer sur lui ; l'un n'est pas moins nécessaire que l'autre. Sans l'affection du peuple vous n'aurez pas la force réelle ; sans l'autorité du trône , vous n'aurez pas la force morale. Pensez donc , hâtez - vous de penser au monarque. Ranimez , ravivez , recréez sa puissance : oui, recréez , c'est le mot ; car elle n'existe plus , il n'y a plus même sur cela , aux yeux des peuples , le prestige de l'illusion. Le temple a été violé , l'adoration a été détruite , & le commun des hommes ne croit à la présence d'un Dieu qu'à cause du voile qui le cache & du culte qui l'annonce.

Eh ! qui cependant , fera cesser l'anarchie ; qui empêchera votre liberté de dégénérer en licence , & par conséquent en oppression ? qui fera exécuter vos décrets ? qui fera respecter la puissance législative , si ce n'est le roi ? qui empêchera , si ce n'est lui , les conflits , les empiétemens , les discordes , les résistances , les coalitions , les séparations , les démembremens ? Car , je le répète , dans votre organisation , toute belle , toute bonne qu'elle me paroît , je crains tous ces obstacles & tous ces dangers. Mais faites une force supérieure , faites un centre d'action & d'autorité ; que ce centre soit le pouvoir royal ; alors tout se simplifie & s'applanit à mes yeux ; je me tranquillise sur les mouvemens de tant

de corps divers qui composent votre plan ; j'y vois , comme dans l'univers , un principe régulateur qui maintient tous ces corps en harmonie , & qui les fait concourir à l'ordre général.

Mais pour rétablir efficacement le pouvoir du roi , il faut le déterminer avec précision ; car en fait de pouvoir , tout ce qui reste dans le vague & dans l'incertitude se tourne en désordre & en anarchie. La prudence pouvoit , dans une constitution telle que nous l'avions , dans un gouvernement sans droits & sans principes , consister à cacher l'étendue des pouvoirs & à en confondre les limites ; mais elle consiste maintenant à tout fixer , tout limiter , tout éclaircir. Sans des droits bien démarqués & bien reconnus , que peut faire la puissance exécutive ? Si la force publique n'est pas dans ses mains , avec quoi peut-elle contenir & réprimer ? Dans la crise de la révolution vous avez pu être obligés de mettre en opposition vos principes & votre conduite ; vous avez pu être obligés d'empiéter sur la puissance exécutive , & vous l'avez fait souvent en prenant la direction des moyens de force. Dans la discussion & dans le travail de la constitution , vous avez dû agir sans consulter le roi , & exiger sa sanction sans modification ; car le droit de faire la constitution appartient tout entier à la nation ; le roi lui-même n'est qu'un agent de la constitution ; il ne peut recevoir son pouvoir que d'elle , & il doit le recevoir tel que la nation juge convenable de le lui confier. Mais dans la rédaction définitive de la constitution , dans son établissement , il ne faut plus ni enchevêtrement , ni doute , ni confusion ; il ne faut pas donner & retenir ; il faut avoir la marche franche & confiante d'une grande nation qui sent sa force & qui donne à son



chef l'autorité dont la constitution, dont la liberté même a besoin, & qu'elle sauroit bien lui reprendre, s'il étoit tenté d'en abuser.

Si vous prononcez donc, comme je crois que cela doit être, que la puissance exécutive, à la réserve près du droit de décider de la paix & de la guerre, appartient au trône; reconnoissez légalement que la direction & le commandement de toute la force publique dépend de cette puissance; comprenez dans la force publique, & la force extérieure, & la force intérieure, c'est-à-dire, l'armée, la milice nationale & les maréchaussées, quelque forme que vous donniez à ces diverses forces. Etablissez que le maintien de la police, en ce qui consiste dans l'action & l'emploi de la force publique à l'appui des lois, sera aussi du ressort de la puissance exécutive; statuez qu'en conséquence tous vos corps administratifs & judiciaires correspondront directement avec elle pour tout ce qui concerne cette partie de ses droits; que c'est à elle qu'ils demanderont main-forte & protection, & qu'ils ne s'adresseront à la puissance législative qu'en cas de déni de cette protection ou de violation des lois.

Prononcez sur-tout, si vous voulez éviter des scènes scandaleuses & des occasions de troubles, si vous voulez empêcher que le peuple n'intervienne & ne s'accoutume à mêler ses passions aux affaires, & à se faire par-tout juge, arbitre ou maître; prononcez que les agens des deux pouvoirs seront sacrés les uns pour les autres, & le seront à plus forte raison pour le peuple. Mettez-les tous pour cela d'avance sous la garantie de la loi la plus positive; que s'il s'élève entr'eux des conflits & des débats, ils attendent, sans aucune voie de droit ni

de fait , la décision des deux puissances desquelles ils dépendent , chaque partie leur donnant de son côté communication de l'objet de discussion & des moyens respectifs. C'est en effet alors aux deux pouvoirs à se concerter ; si les lois constitutives sont bien faites , l'accord doit en naître aisément ; si elles le sont mal , si le cas est imprévu , il faut les éclaircir ou l'y comprendre , & c'est alors à la nation , qui est toujours le souverain en dernier ressort , à prononcer.

Enfin , prévoyez jusqu'à la circonstance où l'assemblée nationale seroit en vacance , & où la décision d'un conflit ou d'un débat entre les agens des deux pouvoirs deviendrait impossible à différer : ne réglerez-vous pas alors que la décision provisoire sera donnée par le monarque ; ses ministres étant tenus de rapporter cette décision à l'assemblée nationale lors de sa rentrée ?

Mais en relevant le trône par la loi , il faut aussi le relever dans l'opinion ; car l'opinion a plus de prise que la loi sur le vulgaire des hommes. Songez donc que la nation s'honore en honorant son chef. Ne rejetez point , par un orgueil mal entendu , les formes les plus respectueuses ; sachez le supplier d'accorder ce que la loi lui impose de ne pas refuser : rendez au trône de l'éclat , & même de la pompe. Quand une grande & riche nation doit mettre de la magnificence dans ses monumens , il convient qu'elle en veuille aussi autour de celui qui la représente. Bornez-le , mais ne le serrez pas étroitement dans sa dépense. Que sont cinq ou six millions de plus dans les dépenses d'un grand empire ! il ne faut pas que l'indigence , la vertu malheureuse , les arts en souffrance l'approchent , sans



qu'il puisse leur faire éprouver quelques bienfaits. Sa personne est inviolable ; mais il faut que , hors les cas impérieux du danger de la liberté publique , cette inviolabilité s'étende à sa famille , à ses palais , à ses serviteurs. Les lois qui limiteront la liberté de la presse doivent le prendre sous leur sauvegarde. Enfin , s'il a des talens & des vertus , laissez-lui le champ de les exercer ; rendez son sort assez heureux , & sa condition assez belle , pour qu'il puisse s'intéresser à votre constitution , & ne pas toujours nourrir le desir secret de la corrompre ou de la renverser.

Mais vous aurez fait tout cela , que si la puissance exécutive ne veut pas ensuite s'aider & se relever elle-même , vos décrets seront insuffisans. On ne peut se refuser à le voir , on ne peut l'expliquer que par quelques malheureux conseils qu'on lui donne ou par quelques espérances trompeuses qu'elle entretient ; elle reste dans une inertie volontaire , elle semble ne pas mieux demander que de se montrer affaissée & réduite au néant. Croit-elle par-là frapper d'illégalité la révolution ? Croit-elle que l'anarchie qu'elle s'exagère rejettera la nation dans les bras d'une dictature royale ?

Ministres qui entourez le trône , ouvrez les yeux du Roi , ouvrez-les vous-mêmes ! Il n'y a plus aujourd'hui pour lui & pour vous qu'un parti à prendre : il faut entrer sincèrement & tout entiers dans les sentimens de la nation. Ce n'est pas en restant passivement en travers du cours d'un torrent , qu'on lui résiste ou qu'on en modère l'impétuosité ; il faut juger sa direction , & ne prétendre l'arrêter qu'où la nature peut lui opposer des digues. Il en est de même d'une révolution comme celle-ci ; la

raison , la liberté bien entendue sont aussi des bornes positives ; & voilà où il falloit d'abord vous porter. L'assemblée nationale passe le but : elle accorde trop peu à l'influence & aux droits du trône ; mais c'est en fournissant des prétextes à sa défiance , que vous lui faites exagérer ses précautions. A chaque faux mouvement , à chaque réticence , à chaque doute , à chaque signe qui vous échappe & qui semble ou blâmer la révolution , ou infirmer l'opinion de sa solidité , les principes du parti populaire deviennent plus rigoureux , & on laisse moins d'espace & d'action à l'autorité du trône ; tout , jusqu'à votre inertie , tourne contre elle ; on croit y voir le desir secret de laisser croître l'anarchie & l'espérance d'en tirer quelque avantage. Aux yeux de ceux qui vous connoissent , ce ne sont sûrement pas là vos intentions ; mais les maux publics vous abattent , le désordre vous lasse , le souvenir de votre influence passée erre sans cesse involontairement devant vos yeux. Ah ! perdez le une fois pour toutes ! Il ne s'agit plus aujourd'hui de regretter ni d'espérer l'ancienne puissance royale ; il faut employer ce qui en reste & marcher dans les voies de la nation : il faut se rattacher au pouvoir tel que la constitution va le créer ; il faut vous faire les ministres d'un nouveau Roi , d'un Roi citoyen. Le poste est moins grand pour des hommes qui feroient ambitieux ; mais il l'est encore assez pour des hommes de talens , & il est plus beau pour la vertu. Si vous vous attachez à applanir les difficultés , à ramener l'ordre , à servir franchement la nation , à défendre la prérogative royale comme une partie intégrante & nécessaire de la constitution ; à la défendre , non en courtisans , mais en



citoyens , c'est une gloire toute nouvelle qui vous reste à acquérir , & une carrière dans laquelle personne ne vous a précédé.

Et vous , Princes , Grands , Nobles , Magistrats , Prêtres , vous tous qui perdez sans doute beaucoup à la révolution ; vous tous traités sans doute avec trop peu de ménagement & même de justice ; cessez donc d'ajouter à vos pertes des songes qui les aigrissent ; cessez de vous abreuver de fiel & de ressentimens. Il faut plier , il faut oublier ce qui n'est plus & ce qui ne peut revenir ; il faut tâcher de croire qu'en rêvant , des siècles ont passé sur vos têtes ; ils y ont passé en effet , car les événemens sont la vraie mesure du temps , & lorsqu'en six mois les préjugés , les principes , les lois , la face entière d'un empire sont bouleversés ; c'est ce que devoient amener lentement les destins & le progrès de la raison qui s'est développé & supprimé tout-à-coup dans un petit espace ; c'est l'effet d'un incendie ou d'un débordement qui quelquefois mûrissent avec violence. Eh ! qu'opposerez-vous à cette révolution impérieuse , qui puisse l'arrêter ou la faire rétrograder ? Quel autre desir prudent & possible à former , que celui de la voir s'achever ? — La résistance ouverte. — Vous n'en avez pas les moyens. — Les efforts secrets. — Ils ne feroient que vous attirer des injures & des calamités nouvelles ; ils finiroient par vous faire traiter comme des conspirateurs. On peut espérer une contre-révolution , quand il ne s'agit que de la dissolution d'un parti , de la mort d'un chef ou d'un usurpateur. Mais une révolution qui se fait par la masse d'une nation & par l'influence des lumières , une révolution qui va gagner de proche en proche l'es-

pèce humaine entière , elle ne vous laisse ni espoir de partisans , ni possibilité d'alliés , ni combinaisons de soulèvement au-dedans , ni attente de secours du dehors , ni aucune de ces perspectives qui dans les révolutions ordinaires consolent ceux qui en ont été les victimes. Attachez-vous donc à la chose publique , elle est encore dans votre naufrage la planche qui peut vous sauver ; hâtez-vous de rentrer dans le sein de la nation , c'est là le port qui doit vous recueillir ; c'est en vous mêlant avec les citoyens , c'est en redevenant citoyens vous-mêmes , que vous pourrez , d'une part , oubliant vos préjugés & vos ressentimens , & de l'autre , tempérant les exagérations des nouveaux principes , nous préparer des législatures plus calmes , & le redressement des fautes , des immaturités , & des violences qu'a dû commettre la législature actuelle. Tout ce qu'elle a fait porte la trace & l'empreinte d'une constitution emportée l'épée à la main ; les législateurs qui viendront après , ressembleront à ces Souverains paisibles qui succèdent à des conquérans ; sentant leurs droits affermis , ils se relâchent de la sévérité de leurs prédécesseurs , & ils ouvrent leurs cœurs aux idées de modération & de justice.

Il me reste à revenir sur ce que j'ai dit de la nécessité de consacrer toute la constitution par une solennité nationale. On essayera peut-être de jeter du ridicule , ou au moins une prévention d'inutilité sur cette proposition ; mais le ridicule ne s'attache pas aussi aisément qu'on le pense , à une idée qui a de la raison & de la grandeur. À l'égard de l'inutilité , quoi ! l'on pourroit nier la puissance qu'ont eu de tout temps les cérémonies , les sermens , les spectacles augustes , sur l'ame , la conscience &

l'opinion



l'opinion des hommes ! On pourroit nier la nécessité de faire ratifier librement & publiquement par le roi , toute la constitution qu'il n'a jusqu'ici sanctionnée ou acceptée que par des signatures partielles, & obscurément données dans un palais ? Quoi ! un serment proféré à la face du ciel & au pied des autels , au milieu de l'Assemblée Nationale , & en présence d'un peuple immense , n'auroit pas un plus grand caractère , & ne le lieroit pas d'une chaîne plus sacrée ? Quoi ! un serment réciproque de la part des députés de la nation , tant aux lois qu'au monarque , serment prononcé à-la-fois dans toutes les Municipalités du royaume par les nouveaux élus , ne donneroit pas à la constitution une garantie mémorable ! Le même jour , un monument de marbre ou d'airain seroit apposé à l'Hôtel-de-ville ou dans le lieu de la cérémonie avec les articles de la constitution. Le même jour , ces articles seroient de même gravés ou affichés dans la principale église ou dans la maison municipale de chaque lieu. Le même jour , le roi reprendroit ses gardes & toute la pompe qui doit environner le trône. Le même jour , on proclameroit par une déclaration nationale , non l'amnistie ; car dans un jour de paix pareil il ne faut pas rappeler des idées de crime , il ne faut point affliger des coupables s'il en peut être , & sur-tout ne point flétrir le cœur des innocens ; mais l'oubli absolu du passé , & une invitation à tous les Français fugitifs , de revenir dans leur patrie sous la sauve-garde des lois. Ah ! je m'exalte , je m'abuse peut-être ; mais ce jour , cette cérémonie influeroit peut-être plus qu'on ne peut le croire sur les esprits , & hâteroit le rétablissement de la concorde. Qui peut encore une fois

( 50 )

calculer la force du pouvoir moral combiné avec les impressions qui se transmettent par les sens !

Cette lettre s'est étendue malgré moi , & est devenue insensiblement un volume ! J'ai cédé à l'entraînement du sujet ; j'ai sans doute écrit aussi avec la diffusion de la vieillesse. On ne peut pas donner à son style plus de rapidité qu'il n'en reste dans le sang & plus de chaleur que n'en a sa vie. Enfin, Messieurs, en vous adressant ces réflexions qui sont presque les derniers éclairs de ma pensée , & les derniers soupirs de mon cœur , j'ai pensé qu'un homme que les habitans d'une grande ville à laquelle il est étranger , avoient honoré de leur choix pour le représenter parmi vous , avoit le droit de vous écrire ce qu'il auroit osé vous dire , & que c'étoit une manière de s'acquitter envers eux de sa reconnaissance.

Signé, RAYNAL.